



avril 19, 2013



*Crédit photo: Catherine Asselin-Boulanger*

Omnibus : un nom qui vibre, garant d'une expérience théâtrale atypique. Une troupe qui se frotte à tout, qui n'a jamais eu froid aux yeux. Omnibus (re)plonge dans le grand et complexe théâtre shakespearien avec *Fatal*, du 16 avril au 11 mai, à l'Espace Libre.

En fait, Jean Asselin, adaptateur, traducteur et metteur en scène du spectacle, monte pour la première fois, en 1986, la trilogie *HVI*. Avec la troupe de jeunes acteurs de l'UQAM de l'époque, dont Sylvie Moreau et Réal Bossé, Asselin entraîne ses jeunes acolytes dans huit belles heures de théâtre élisabéthain. Vingt ans plus tard naît *Fatal*, un méticuleux ouvrage de traduction et de concision du metteur en scène, inspiré de l'*Henry VI* Shakespearien.

Grosso modo, sans vous priver du plaisir de démêler en direct les nœuds de cette saga familiale rigoureusement tissée, l'histoire de *Fatal* (et d'*Henry VI*) c'est celle de la soif de pouvoir. La Guerre des deux Roses, sur une longue période de trente ans (1455-1487), oppose le clan des Lancastre et celui des York. Henry IV, de la famille Lancastre, usurpe le trône et le lèguera à son fils. Edward IV (Gaétan Nadeau), un Yorkiste, se chargera, au prix de nombreuses vies, de récupérer ce pouvoir qui lui a été insidieusement volé. Dans ce brouhaha, le roi Henry VI (Paul Ahmarani), jeune homme de peu d'envergure et trop pieux pour faire la guerre, se fait entourlouper allégrement par tout un chacun. Sa

femme, la reine Marguerite d'Anjou (Sylvie Moreau), naïve à ses débuts, est gagnée, avec la maturité, par une soif de pouvoir étonnante... Des liaisons, dirait-on, fatales.

Jean Asselin a situé l'esthétique de la pièce dans le Québec des années 50, l'intrigue narrative demeurant au 15<sup>e</sup> siècle anglais. Mais difficile de le deviner à la seule vue de la scène, presque entièrement dépouillée : une simple balustrade, accessible par un escalier, occupe l'espace. Ce choix se devine plutôt à travers différents aspects de la mise en scène et du texte. En fond de scène est installé un écran qui, à la façon d'un bulletin de nouvelles, assure la narration du contexte politique et social général de la pièce. De plus, quelques accessoires sont insérés çà et là, et l'effet comique du contraste temporel est souvent assuré.

Beaux clins d'œil ponctuels, donc. C'est plutôt à l'intérieur du texte même que la dissonance peut être, parfois, remise en doute. En effet, à la grandiloquence du texte shakespearien (semant au passage quelques mots anglais) se conjugue un langage vernaculaire typiquement québécois. Si à certains moments l'entrecroisement se révèle étonnamment poétique, certains choix de mots ou expressions sont particulièrement douteux. Une trivialité parfois trop plaquée qui contraste étrangement avec le reste du texte. Néanmoins, cette dissonance marquée consolide le lien entre tragique et comique à travers tout le spectacle, ce qui n'est pas sans rappeler le théâtre de Shakespeare lui-même.

Tête d'affiche ou non, chaque comédien s'insère dans un système complexe, incarnant au minimum 5 ou 6 personnages. Toutes les performances (notons aussi celles de Pascal Contamine, Marie Lefebvre, Bryan Morneau, Maxime René de Cotret et d'Anne Sabourin) se doivent donc d'être saluées, de par leur nature polymorphe, multidisciplinaire. «*Urgence d'agir, de faire et de dire*», tel est le credo de la troupe. À cet égard, la mise en scène d'Asselin, simple et épurée, laisse place à énormément de possibilités.

C'est le travail corporel, à travers lequel se devine l'influence du mime, qui dirige l'action, littéralement. Très peu d'accessoire sur scène, que des corps qui bougent, des corps dont la force d'évocation parvient à porter le texte dans des zones inusitées malgré son verbe déjà foisonnant. Les comédiens se fragmentent, illustrant ainsi un climat de tension toujours près du paroxysme que serait la guerre. Un tour de force corporel, il va sans dire.

Bref, malgré quelques choix de texte et de mise en scène relativement discutables, *Fatal* est une drôle de machine. Elle ne s'arrête jamais, fulgurante, entraîne tout le monde sur son chemin. Elle fait un pacte avec son spectateur : celui de s'engager aveuglément dans cette production étrange où tout se côtoie, langues, époques, disciplines...

Embarquerez-vous ?

- Emie Morin

*Fatal*, du 16 avril au 11 mai, à l'Espace Libre.